

Je dans l'enseignement

Le temps présent comme drame de la perception

Salvatore Lavecchia

« Le point suprême qu'un être humain puisse atteindre c'est l'étonnement, et lorsque le phénomène archétype suscite en lui cet étonnement, qu'il en soit content ; rien de supérieur ne peut guère lui être concédé et il ne doit rien chercher d'autre là-dedans ; la limite est ici. Mais les êtres humains ne se contentent pas assez encore ordinairement d'un phénomène archétype, ils pensent qu'ils doivent encore aller plus loin et ils ressemblent à ces bambins qui, lorsqu'ils se reluquent dans un miroir, le retournent aussitôt pour voir ce qu'il y a au revers. »

Goethe à Eckermann, le 18 février 1829.

Le semestre passé s'est déroulé sur des voies habituelles quant à mon activité de maître de conférences à l'université. Celle-ci — comme un grand nombre d'autres en Italie — nous avait notoirement encouragés, dans le cadre des restrictions fondées de nature hygiénique, nous les maîtres de conférences, de tenir nos cours (et volontairement) en présentiel, afin qu'au moins les nouveaux inscrits, au début de leur parcours universitaire, pussent faire l'expérience d'une authentique rencontre humaine avec nous. Ainsi eus-je la possibilité réjouissante de tenir la totalité de mon cours en présentiel, avec l'option de la participation en *streaming* [en anglais dans le texte, *ndt*] pour ceux qui ne pouvaient pas venir ou ne le voulaient pas.

Un cours en présentiel fut garanti dans chaque prestation de cours en priorité à ceux pour qui une importance essentielle revenait à chaque organisation à l'intérieur de leur parcours d'études. Les étudiant(es), pour qui le cours en présentiel fut garanti, n'ont pas redouté — naturellement je me réfère ici au cours tenu par moi — dans une majorité impressionnante, voire dans leur totalité, à entrer dans l'amphithéâtre avec joie et reconnaissance ; et lorsque les capacités d'accueil en offraient la possibilité ; d'autres se sont adjoints pour lesquels mes prestations ne leur avaient pas été garanties en présentiel.

Étant donné que je prévoyais que d'autres restrictions pussent survenir vers la mi-novembre, dès le premier jour j'avais proposé un rythme de cours intense, sans pause, même en cas de session de trois heures. Naturellement tous étaient libres de quitter le cours à tout moment : personne ne le fit pourtant ; selon le cas celui ou celle qui devait partir plus tôt en avait amicalement informé les autres auparavant au début du cours.

Dès qu'approcha dangereusement l'interruption des cours en présentiel, nous avons décidé, en tant que communauté de cours de prolonger autant que possible les sessions. Ainsi ne dûmes-nous nous entretenir que quelques heures sur *Internet* et l'essentiel avait eu lieu d'une façon ou d'une autre dans l'espace physique. Dans le cours principal pour les débutants nous avons même fait en sorte d'avoir une session supplémentaire plus longue en plein air en nous rencontrant en présentiel dans un parc (dans un café, nous eussions dû nous asseoir par quatre seulement) — en formant un beau cercle d'êtres humains debout par une journée ensoleillée et dorée de novembre.

Il n'y eut aucun cas positif de corona virus pendant tout le temps des cours en présentiel, pour autant que je sache. Qui vint au cours le *voulut consciemment*, avec joie et sans peur. Celui qui connaît la vertu spirituelle du Je voulant et la prend au sérieux, sait que ce vouloir conscient peut agir comme une protection.

Ceux qui co-vécurent le Je en cours présentiel, ont joui de la possibilité de la réelle présence physique... Ceci fut une confirmation de ce que nous, maîtres de conférences, entendions si souvent dire dans les conversations au semestre précédant — dans lequel, Dieu en soit remercié, je n'avais aucun cours — à savoir que la rencontre nous manquait au plus profondément. Ce n'est pas fortuitement que des protestations s'élevèrent au moment où la direction de l'université commença à transposer les cours en numérique. Et très sincèrement, d'une manière très émouvante, le souhait retentit lors de l'ultime session autorisée, que nous nous retrouverions le plus tôt possible de nouveau dans un espace physique. Ce souhait, qu'aussi de nombreux autres collègues purent recevoir résonna chaleureusement et lumineusement dans le cœur et agit en formant une communauté pour tous ceux qui veulent percevoir la profession académique, non pas comme une occasion d'illusion de prestige insensée et de vanité de titre grotesque, mais plutôt comme une vocation dévouée à une libre vie de l'esprit.

Ceci dit aussi abruptement, cette association présupposée de liberté et de rencontre dans l'espace physique de l'amphithéâtre, peut être carrément provocante pour beaucoup, je voudrais donc la commenter ici en l'expliquant dans ce qui va suivre.

Perception comme une rencontre-Je

Je commence consciemment avec une citation de Steiner. Je le fais, d'une part, parce que je peux moi-même vérifier la cohérence de son contenu, d'autre part aussi pour la raison que j'ai pu faire l'expérience à plusieurs reprises de la manière dont cette citation peut enthousiasmer un public académique :

À l'expérience-Je peut être reconnu le fait que l'essence humaine façonne à partir d'elle-même un organisme qui peut rendre présente l'image d'un Je étranger identique. Or ce qui se structure ç l'instar d'un tel organisme peut être considéré comme le type d'un organe de perception.¹

1 Rudolf Steiner : *Anthroposophie. Un fragment (GA 45)*, Dornach 2001, p.186. Au sujet de ce passage qui n'a jamais fait l'objet d'une attention appropriée jusqu'à présent, voir Salvatore Lavecchia : *L'Anthroposophie comme révolution des sens* dans *Das Goetheanum* 25/26 du 21 juin 2019, pp.6 et et suiv. [en français DGSL252619.doc, joint avec cet article, *ndt*]

Ici, alors qu'il rédigeait son ouvrage *Anthroposophie*, à l'intérieur d'une discussion sur le sens de l'ouïe et de la parole, Steiner présuppose une inversion des manières usuelles d'observer et d'aborder ce qui concerne notre organisme sensoriel. Car celles-ci considèrent, pour préciser, plus ou moins unilatéralement le sens du toucher comme le premier, un début, en partant duquel tous les sens et organe sensorielles ont été discutés.² Le commencement de Steiner, par contre ici, constitue l'expérience qu'il distingue d'une part l'être humain de tous les autres êtres vivants et que, d'autre part, le fait que pour tout être humain en état de veille, l'évidence la plus haute signifie que la perception, ou selon le cas l'expérience qu'il fait de lui-même en tant que Je autonome, peut déterminer son activité propre. Ce commencement *phénoménologiquement* prégnant qui consonne avec le concept « anthroposophie », peut aussi bien réaliser une association harmonieuse de l'organisme sensoriel avec sa dimension — qu'elle soit physiologique ou psychique — comme aussi manifester la non-réductibilité de tout organisme aux dynamiques biologiques comme psychiques, étant donné qu'il l'ancre celui-ci [l'organisme, *ndt*] dans l'activité et l'expérience de soi du Je, c'est-à-dire d'un être *spirituel*. La connaissance de soi du Je n'est pas encapsulée ici, en revanche, dans les limites suffocantes d'une auto-référence solipsiste, au contraire elle est considérée comme originellement *configuratrice de communauté* : comme un phénomène qui renvoie à un organisme sensoriel éminent, *dialogique et social*, à l'occasion de quoi la rencontre consciemment accueillante et illimitée avec le Je d'autrui est perçue comme un accomplissement de tout organisme.

En se rattachant à un concept important de Goethe, Steiner identifie l'organisme qui peut en soi se rendre présent comme image du Je d'autrui, tel un *type* d'un organe de perception ; à l'occasion de quoi, ce « type » renvoie à l'origine primordiale créatrice, à la source originelle de la manifestation et du développement de toutes les formes particulières d'une essence spirituelle universelle, d'une *idée*, qui s'avance de manière indéterminée (asymptotique [relatif à l'asymptote, *ndt*]) vers la plénitude de cet essence, de cette idée, sans nonobstant jamais l'épuiser.³ Dans le cas de l'organe de perception, le type est en conséquence l'idée, l'idée archétype de tout organe de perception, qui englobe toutes les formes possibles de celui-ci et les dépasse constamment en même temps. Cette image archétype est présente en chaque forme d'organe de perception, mais ne coïncide avec aucun d'eux, alors que chacun révèle son essence selon une modalité particulière.

Dans l'horizon qu'ouvre ainsi Rudolf Steiner, cet image archétype directement débattue est un Je qui peut se représenter en soi un autre Je, celui d'autrui. C'est pourquoi notre organisme sensoriel va être approfondi et compris dans cet horizon, comme une structure de développement des sens et organes qui manifestent de manière diverse l'action *spirituelle* du Je, en tant qu'organe de nature archétype jusque dans le physique perceptible. La plénitude de cet organe de nature archétype se révèle en retour dans la rencontre accueillante de l'essence-Je d'autrui. Notre organe sensoriel s'avère donc partant comme un *organisme-Je* : comme organisme *pour l'action du Je*, dans lequel le Je, n'est pourtant pas un instrument pour l'affirmation unilatérale personnelle de soi, mais doit plutôt percevoir un moyen pour aller à la rencontre *dialogique* de l'autre essence-Je. En partant de ces prémisses, l'action de chaque sens ainsi que de chaque organe sensoriel, s'avère en revanche comme une approche plus ou moins perceptible et consciente vers la qualité de perception qui se manifeste dans chaque rencontre.⁴ Le *sens-archétype* de tous les sens humains ainsi que de l'organisme sensoriel humain, c'est donc, exprimé d'une manière succincte : non pas le *sens du toucher* réagissant à une stimulation élémentaire [comme chez le ver de terre, parce que l'être humain est plus que cela, *ndt*], mais un *sens-Je* [une *jé-ité*, *ndt*] qui peut percevoir en l'actualisant la présence d'un Je d'autrui. En tant que *phénomène archétype* [ou *primordial*, *ndt*] de la perception sensorielle humaine⁵ cela ne se révèle pas selon la dynamique limitante automatique, plus ou moins paresseuse, du modèle excitation-réaction, mais plutôt selon l'événement de la rencontre-Je comme perception-Je qui peut faciliter un libre dialogue et par conséquent, par sa chaleur et sa lumière, une compréhension mutuelle formant la communauté. Derrière ce phénomène archétype — comme dirait Goethe — il n'y a rien de supérieur, aucun fondement supérieur [à chercher, *ndt*] et chaque dynamique neurophysiologique ou bien socio-culturelle doit être considérée purement et simplement dans sa lumière comme le terrain pour son devenir manifeste et son action. Ce phénomène archétype opère en étant *infondé*, tel un germe d'or, de liberté et d'amour ; comme fondement archétype de dignité humaine.

Rencontre-Je dans le numérique ?

Si nous voulons approfondir et prendre au sérieux, en la vérifiant nous-mêmes, la phénoménologie de la perception sensorielle se fondant sur le Je, que Steiner présuppose, alors il en résulte une évidence importante en référence à chaque

2 Rudolf Steiner a souligné cette unilatéralité d'observation à plusieurs reprises La conférence du 22 juillet 1921 est paradigmatique à ce sujet dans : du même auteur : *Âme du monde & esprit du monde* — Deuxième partie (GA 206), Dornach 1991.

3 Au sujet du concept de type dans l'œuvre de Rudolf Steiner voir, par exemple : *Introductions aux écrits scientifiques naturels de Goethe* (GA 1), Dornach 1987, pp.83-85 et pp.102 et suiv. ; *Grandes lignes d'une théorie de la connaissance de la conception goethéenne du monde, avec une attention particulière portée sur Schiller* (GA 2), Dornach 2003, pp.102-114 ; *Fondements méthodiques de l'anthroposophie 1884-1901* (GA 39), Dornach 1989, pp.73-77 ; ainsi que Stephan Stockmar : *Die Darstellung des Typus- und Entwicklungsgedankens in Rudolf Steiners Goethe-Schriften [La présentation de l'idée du type et de celle du développement évolutif dans les écrits-Goethe de Rudolf Steiner]* dans *Tycho de Brahe-Jahrbuch für Goetheanismus*, Niefern-Öschelbronn 1996, pp.60-96. — <https://wortgartenwerk.de/wp-content/uploads/2017/02/Stockmar-Typus-und-Entwicklung-Tycho-Jb.pdf>

4 En vue d'un premier approfondissement dans cet horizon des douze sens caractérisé par Steiner, voir : Salvatore Lavecchia : *Un io dialogico. Antropofia dei sensi [Un Je dialogique. Anthroposophie des sens]*, Milan et Udine 2020 [Non traduit à ma connaissance, *ndt*]

5 Je présuppose ici la caractérisation du phénomène archétype donnée dans : Johann Wolfgang von Goethe : *Œuvres*, édition de Hambourg vol. XII, Munich 1998, p.367, à savoir : « idéellement comme l'ultime connaissable, réellement en tant que reconnu, symboliquement parce qu'il saisit tous les cas, (en étant) identique avec tous les cas ». Pour d'autres sources voir John Erpenbeck, s.v. *Urphänomen* dans Bernd Witte et coll. -éditeurs : *Goethe-Handbuch*, vol. 4.2 : *Personen, Sachen, Begriffe* L-Z, Stuttgart 1998, pp.1080-1082.

sorte de rencontre entre essence-Je médiatisée par le numérique : ici le numérique reprend directement l'activité la plus essentielle que le Je — comme type d'un organe de perception, — peut et devrait exercer dans la rencontre avec un autre Je. Pour préciser, le numérique engendre une image d'autrui, reçue achevée d'avance, par le Je percevant sans une activité propre de sa part. Il génère, autrement dit — en particulier lorsqu'il pénètre jusque dans l'élément visuel — l'impression, pouvant se renforcer plus ou moins fortement jusqu'à l'illusoire, de pouvoir remplacer complètement la remémoration active de l'image du Je d'autrui ainsi que son organisme sensoriel. Cette impression peut devenir de plus en plus illusoire pour la raison que le numérique intervient directement dans le domaine d'activité de l'organe de perception de nature archétype, en imitant, pour ainsi dire en le reproduisant de manière réaliste et bluffante, le phénomène archétype de la perception sensorielle, l'événement de la rencontre-Je et de la perception-Je caractérisée ci-dessus. Plus cette imitation, et soi-disant reproduction, est réaliste, davantage le Je percevant peut s'éloigner de son essence et de son agir propre.

Dans la rencontre entre essences-Je qui se produit dans la chaleur et la lumière du monde physique, la totalité de l'organisme sensoriel, à savoir tous les sens et organes sensoriels, est active en tant qu'organisme-Je : le Je percevant opère ici au-delà de toute séparation entre intérieur et extérieur, à l'instar d'un milieu spirituel de chaleur et de lumière, ouvert de manière illimitée⁶, qui — instantanément — d'une part, met au monde *lui-même* un espace pour la remémoration de l'image du Je d'autrui et, d'autre part, au moyen des sens et organes *personnels*, co-engendre cette image-là dans un accord consonant créateur et harmonieux avec le Je d'autrui. En opposition à cela, le Je percevant devient par surcroît dans la rencontre numérique un point ratatiné sur lui-même, obscur, fermement localisable, qui reçoit une image passivement projetée sur lui, achevée d'avance du Je d'autrui dans une réaction d'excitation — ou selon le cas, celle du mode *input-output*, pour *réagir* à celle-ci.

Liberté par démolition de l'activité-Je ?

Le Je percevant qui rencontre un Je d'autrui dans l'espace physique, agit au travers de son propre organisme sensoriel immédiatement et instantanément comme un essence *dialogiquement* prédisposée à cela ; car celle-ci en tant qu'organisme-Je est prédisposée à offrir un fondement convenable pour une compréhension formatrice de communauté, en se remémorant activement *elle-même*, à tous égards en soi, une image du Je d'autrui. Dans la dynamique numérique, le Je percevant est prédisposé par contre de manière solipsiste atomistique, traité par un soi imprégné de paresse *sans organisme sensoriel*, qui nécessite l'attrait d'une dynamique activée de l'extérieur (et ceci vaudrait encore dans le cas où cette dynamique fût transmise par des implants neuroniques), pour édifier un pont vers le Je d'autrui séparé de lui par principe. Le soi qu'on a ici en tête est en revanche certainement immatériel. Quant à savoir si l'élément immatériel ici signale une essence spirituelle libre, c'est nonobstant une autre question. Le découplage du Je de l'organisme sensoriel ne signifie pas ici, pour le préciser, aucun renforcement de l'activité-Je, mais au contraire le remplacement [la substitution, *ndt*] d'une l'activité que le Je à l'état de veille émanant de soi — à l'instar d'une image archétype de tout organe sensoriel — peut librement exercer de manière féconde. Il faut plutôt se demander si l'habitude prise de cette substitution, tout comme celle du remplacement de toujours plus de facultés et d'organes sensoriels par des dynamiques numériques entraîne non seulement — comme ce qui a été mis en exergue dans la littérature critique qu'entre temps on ne peut même plus guère embrasser du regard — l'atrophie et le rabougrissement de ces facultés et organes mais encore aussi — si tous les sens humains de fait sont à considérer comme reflet de fait de l'activité-Je de nature archétype — engendre une perte de plus en plus profonde et pénétrante concernant l'exercice d'une liberté et par conséquent celui d'une formation de communauté dignement humaine. Car liberté est initiative-Je, activité-Je, ou bien elle n'est pas. Cela sonne curieusement par conséquent quand il est question d'un renforcement de la liberté par une démolition simultanée des domaines sensoriels, dans lesquels le Je lui-même peut et doit avoir l'initiative et être actif.

Si l'organisme sensoriel humain, en tant qu'organisme-Je, est orienté sur un exercice de liberté et de formation de communautés se fondant sur la liberté et l'activité-Je, alors le découplage numériquement provoqué de l'être humain d'avec son organisme sensoriel **ne peut pas** être payé d'une manière plus probe comme un gain. Et cela vaut naturellement aussi pour la substitution numérique de la rencontre c'est égal dans quelque cours d'enseignement que ce soit. Assurément qu'un cours en transmission numérique peut venir en aide dans maintes situations de détresse. La conviction répandue partout, c'est égal avec quel échappatoire, que la rencontre numérisée devrait à l'avenir remplacer le paysage de l'éducation-formation, implique pourtant la résolution en faveur d'un paradigme d'éducation, qui — en opposition crasseuse à toutes les traditions fécondes de l'Orient et de l'Occident — pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, renonce, en partie ou totalement, à la rencontre entre essences-Je dans l'espace physique. Il va de soi qu'une telle conviction puisse être défendue et propagée. Toujours est-il qu'il serait plus cohérent et avant tout plus honnête de l'associer avec une profession de foi simultanée que le but de l'éducation n'est donc plus l'évolution harmonieuse de l'être humain comme une essence-Je sensible de vie d'âme, mais au contraire une absorption dans un système post-humain complexe, dans lequel seules des fonctionnalités abstraites, dépersonnalisées, sans-Je, forment la plus haute priorité sur la liberté du Je, la communauté-Je, et la dignité de l'être humain comme un être conformant sa destinée.

Sous le charme du post-naturel ?

6 Pour un premier approfondissement dans cette direction voir Salvatore Lavecchia : *Je médite dans la LUMIÈRE — Formation du sens au-delà de l'intérieur et de l'extérieur, du cercle et de la circonférence* dans *Die Drei* 7-8/2013, pp.48-58. [en français DDSL7813.Doc, *ndt*]

Certainement que quelques études *online* ne provoqueront chez les élèves et étudiants aucun trouble de l'expérience-Je, ou selon le cas du déploiement de leur liberté, tout particulièrement ensuite si elles sont accompagnées d'enseignants qui peuvent attirer l'attention sur cette différence radicale avec la rencontre-Je réelle dans l'espace physique. Néanmoins défendre l'opinion qu'une liberté de l'esprit puisse être atteinte par démolition et remplacement d'un organisme sensoriel, lequel est nonobstant prédisposé en tant qu'organisme de liberté, cela sonne plutôt à l'instar un mensonge ou bien d'une observation floue ou selon le cas même d'un manque d'intelligence [ici comme un manque total d'intelligibilité, comem pour la « *start-up nation*» du Président Macron *ndt*]. Or c'est justement d'une observation précise et d'une intelligence éveillée que nous avons besoin, nous les êtres humains actuels, pour percevoir les chances et de les dangers de la numérisation. La perception correspondante nous ne la conquerrons jamais ni par la peur, en nous transformant en statue de sel devant, ou bien en sombrant sous le charme d'une admiration infantile et esclave. Il s'agit par contre simplement de ce que Steiner mit si nettement en premier au point.⁷ D'un côté, il s'agit de la considération utilitaire d'une technique qui s'émancipe de la nature et a produit de ce fait une forme d'être *sous-naturel* — aujourd'hui nous dirions *post-naturel* — ainsi que de la compréhension que toute forme d'être n'est pas autorisée à absorber l'être humain. Notoirement celle qui ne consono pas forcément avec la réalité spirituelle à laquelle nous, les êtres humains, sommes redevables de nos facultés les plus hautes et les plus profondes. De l'autre côté, il s'agit d'une connaissance surpassant la nature et s'élevant aussi haut que nous-mêmes, par la technique, nous nous enfonçons dans le même temps dans le *pos-naturel*. Sans cette connaissance, l'être humain se verrait notoirement livré à l'absorption au post-humain ou selon le cas au post-naturel et s'éliminerait de lui-même sans même s'en rendre compte en sombrant dans un abîme d'une absence de sens ou de démente. Dans ces dernières décennies les possibilités de cette connaissance furent plongées dans les ténèbres des dynamiques pseudo-imaginatives éveillant l'inquiétude d'une involution rasante, par une pénétration peut-être par trop prématurée de la numérisation chez la plupart des êtres humains. Avons-nous besoin purement et simplement de la menace brutale d'une dictature numérique pour finalement comprendre combien il est urgent d'entrer dans une véritable connaissance de l'esprit, laquelle ne peut jamais être remplacée, quand bien même au minimum, par des formes numérisées multiples quelconques de pseudo-spiritualité devenues entre temps non-maîtrisables ?

Le drame de la perception sensorielle

S'agit-il ici d'une estimation susceptible de faire obstacle au progrès ? Non, au contraire — si progrès ne veut pas dire ici un aveuglement, au moyen de suggestions primitives magiques anti-humaines, mais plutôt vertu spirituelle opérante du Je qui provoque l'élévation de la conscience humaine aux facultés et possibilités qui sont encore non-développées actuellement en nous-mêmes dans nos essences-Je spirituelles. Seul le développement de ses facultés — qui ne peuvent jamais se voir déléguées médiocrement au numérique — nous conduira à une rencontre dont il n'est pas l'exterminateur, mais — dans le cadre de ses possibilités — peut faire de lui [le numérique, *ndt*] le serviteur de la dignité humaine.

Dans une époque telle que l'actuelle, où il y a toujours plus de « maîtres spirituels » et de dynamiques méditatives qui pensent inciter à avoir recours au numérique, l'invitation à un approfondissement de l'organisme sensoriel comme organisme-Je et organisme de liberté, qui émane de l'œuvre de Steiner, cela peut agir sur plus d'un à l'instar d'une curiosité dépassée. Or une telle invitation ne représenterait pourtant aucune incitation à exercer une libre activité et d'action du Je, si elle reposait sur une mode ou bien encore sur quelque chose qui serait à fonder de manière démontrable ou conventionnelle. Une activité libre du Je signifie notoirement une action au-delà de tout fondement possible et de *mainstreams* [courant dominant, en anglais dans le texte, *ndt*], c'est-à-dire un acte pour l'amour de l'acte que le Je veut et décide intuitivement. À l'horizon auquel Steiner renvoie, une perception sensorielle devient, autrement dit, un drame (le mot grec *drama* dépend d'un verbe qui signifie « agir ») qui n'a aucun paradigme scientifique conventionnel, seul le vouloir d'un Je libre peut en décider au contraire au profit de la liberté, de l'amour et de la dignité humaine. La dimension *dramatique* de la perception sensorielle comme perception-Je, il est vrai dans notre présent, en partant des dynamiques numériques pénétrant toute mise en œuvre devient toujours plus un fait de plus en plus évident et brisant : l'image-Je, avec laquelle *je* relie ma perception sensorielle, détermine toujours plus, si elle est remplaçable par le numérique ou bien si elle peut être vécue comme une porte donnant sur l'expérience de la liberté et d'une formation de communauté dignement humaine harmonieuse. Combien radicale, combien *dramatique* le destin de la perception sensible comme perception-Je repose mot pour mot dans nos mains et quelle reconfiguration rasante toute décision peut provoquer dans ce domaine, les événements de l'an dernier ont pu nous le faire savoir clairement, pour ne pas dire même, brutalement. C'est égal quelle perception chacun de nous veut avoir sur l'arrière-plan des événements qu'on a ici en tête, ils retentissent comme un appel dramatique à l'éveil : ils voudraient nous éveiller pour cela à vouloir agir en protagonistes, et non pas en comparses, dans le drame de la perception sensible.

Die Drei 1/2021.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Salvatore Lavecchia est professeur d'histoire de la philosophie antique à l'université de Udine. Il est chargé de cours dans le *master : meditazione e Neuroscienze*, ainsi que collaborateur au *Philosophicum* de Bâle. Ils'efforce de développer une philosophie du Je qui s'harmonise à un image organique de l'essence sensorielle humaine et qui peut en venir dans le même temps à un dialogue avec les courants spirituels de l'Occident et de l'Orient. Récentes publications *Ichsamkeit (Jé-ité)* (2018) : *Immagini*

7 Rudolf Steiner *De nature à la sous-nature*, dans du même auteur : *Maximes anthroposophiques (GA 26)*, Dornach 1998, pp.155-158.

della luce (Images de la lumière) (éditeur), Un io dialogico. Antroposofia dei sensi(Un je dialogique. Anthroposophie des sens)
(2020) [non traduits à ma connaissance, *ndt*]